

Joseph Conrad



16/08/2002 21:42

Récit

En 1890, le futur Joseph Conrad quitte le Congo, malade et sans esprit de retour. De son chemin de croix sur le fleuve, il tirera un livre-culte. Le 13 juin 1890, un homme de 32 ans, le front haut, le bas du visage mangé par une barbe noire, le regard voilé de sombre mélancolie, débarque à Matadi, dans l'embouchure du fleuve Congo.

C'est la fin d'un voyage, et le début d'une aventure, pour ce fils d'une famille polonaise noble, né en Ukraine. Des voyages, Teodor Korzeniowski en a déjà fait beaucoup. Marin à 16 ans, il a passé la moitié de sa vie à bord de voiliers hauturiers et de vapeurs, du trois-mâts au charbonnier. Des aventures, aussi, il en a connu, sur toutes les mers et dans son fort intérieur. En février 1878, désespéré, s'étant tiré une balle dans la poitrine et ayant frôlé la mort, il s'est lancé un défi : devenir Britannique ou, plutôt, fils adoptif de la langue anglaise. Le choix n'était pas évident pour ce polyglotte, qui parlait couramment le français mais connaissait seulement six mots de la langue de Shakespeare. Cependant, dix ans plus tard, il a obtenu la nationalité de son choix et passé tous les examens pour devenir capitaine au long cours dans la marine marchande britannique.

Teodor Korzeniowski est venu dans "l'Etat indépendant du Congo" – l'appellation en trompe-l'œil de ce qui est, en fait, la colonie privée du roi belge Léopold II – pour prendre le commandement d'un vapeur à aube de 15 tonnes. Ayant rallié à pied Léopoldville, l'actuelle Kinshasa, en amont des trente-deux cataractes du Bas-Congo, le Polonais n'a cependant pas l'heur de plaire aux représentants locaux de la compagnie commerciale qui l'a embauché à Bruxelles – grâce à une tante bien placée. Le "pistonné" ne monte qu'en second sur le Roi des Belges, en partance pour Stanley Falls, la "station de l'intérieur" qui deviendra Kisangani, la grande ville sur la boucle du fleuve.

La mission du Roi des Belges est ordinaire, dans un pays qui ne l'est pas pour les Blancs – près d'un millier – qui s'y sont aventurés sur les brisées de Henry Morton Stanley, depuis que l'explorateur a ouvert le Congo à la colonisation, treize ans auparavant : il faut remonter le fleuve sur 1 700 km, charger de l'ivoire et du caoutchouc naturel à Stanley Falls, et en évacuer un employé tombé incurablement malade. Nommé à ce poste au début de l'année, celui-ci n'a tenu que quelques mois dans la jungle. Ce qui est, aussi, banal : à cette époque, un bon tiers des Européens meurent de "fièvres tropicales" dans les deux années suivant leur arrivée... A la montée, tout se passe bien sur le vapeur, muni d'une aube à la poupe et d'une coquette cheminée derrière la cabine de pilotage sur le pont. En revanche, à la descente, le capitaine Koch tombe malade à son tour. Le 6 septembre, Teodor Korzeniowski prend le commandement, alors que s'engage une course contre la mort pendant deux semaines : Georges Antoine Klein, l'agent français que le bateau ramène, délire, crie ses hallucinations. Il succombe, cinq jours avant le retour à Léopoldville. De cet infortuné employé subalterne, sans histoires, on aura vite tout oublié, sauf son crâne parfaitement chauve bouillonnant d'une fièvre mortelle.

L'aventure se termine également mal pour le capitaine Korzeniowski, même s'il sauve sa peau. Alors qu'il n'a aucunement démérité, on lui refuse le commandement d'un autre navire de la compagnie, auquel il aspirait. Peu après, paludisme et dysenteries le terrassent. Il ne doit sa vie qu'aux soins du médecin d'une mission baptiste près de Léopoldville. C'en est assez ! Moins de six mois après y avoir mis pied à terre, l'Anglo-Polonais quitte le Congo et le grand fleuve, sans esprit de retour. Cependant, six ans plus tard, il publie une nouvelle s'inspirant de son séjour : Un avant-poste du progrès. Outre ses qualités littéraires, l'écrivain ne manque ni de réalisme ni de charges critiques. Mais il ne frappe pas les esprits. Il en va tout autrement du texte que l'ex-marin, qui s'est entre-temps installé dans la campagne anglaise comme écrivain, adoptant comme nom de plume son deuxième et son troisième prénom, rédige au

crayon entre décembre 1898 et février 1899 : Heart of Darkness, de Joseph Conrad, est le roman le plus lu, et le plus commenté, jamais écrit sur le continent noir.

La trame du livre – titré, en français, Au cœur des ténèbres – rappelle des souvenirs : le narrateur, Charlie Marlow, est envoyé en amont du grand fleuve pour ramener du "poste avancé de l'intérieur" un certain Kurtz. Personnage hors normes, celui-ci "collecte" plus d'ivoire que tous les autres chefs de poste réunis, mais, dernièrement, des échos inquiétants sortis de la jungle laissent à penser qu'il est devenu fou, qu'il a "viré indigène". Il s'agit d'étouffer le scandale. Au terme d'un aventureux voyage en bateau, sous une pluie de flèches, Marlow touche au but et découvre la vérité : Kurtz, dont la maison est clôturée par une rangée de piquets sur lesquels sont plantés des crânes d'Africains, organise des razzias meurtrières à l'intérieur du pays, avec l'aide de la tribu riveraine du fleuve qui le vénère comme un Dieu, maître de vie et de mort. Marlow parvient à embarquer Kurtz, naguère auteur d'un vibrant plaidoyer humanitaire destiné à une Association internationale pour la suppression des coutumes sauvages, auquel il vient d'ajouter un post-scriptum gribouillé : "Exterminez toutes ces brutes !" Délirant dans son agonie, Kurtz, la tête "lisse comme une boule d'ivoire", s'éteint avant le retour à la civilisation. Son dernier cri est un souffle d'effroi : "L'Horreur ! L'Horreur !"

Sous Marlow perce Conrad et, pour qui sait trois mots d'allemand, Kurtz ("court") ne saurait cacher Klein ("petit"). Mais ce n'est pas tout. Plusieurs officiers de la Force publique au Congo, que Joseph Conrad y avait rencontrés lors de son passage, se sont livrés aux exactions rapportées dans sa fiction. Massacreurs, esclavagistes de la traite du caoutchouc, pachas de harems, leurs abus ont indigné, à l'été 1890, un autre voyageur en amont du fleuve, George Washington Williams. L'Américain noir épris d'émancipation, simple soldat, puis touche-à-tout d'un redoutable talent, est à l'origine d'une campagne internationale de protestation contre le régime colonial au Congo. En août 1890, depuis Stanley Falls, il adresse à Léopold II une "lettre ouverte", qui circulera ensuite, comme pamphlet, dans toute l'Europe. Trois mois plus tard, il expédie un accablant Rapport sur l'Etat et le pays du Congo au président américain, Benjamin Harrison. Dans une lettre envoyée au chef du Département d'Etat, il forge même une expression appelée à un funeste succès, dénonçant des "crimes contre l'humanité". Bien que Washington Williams meure, à 41 ans, dès l'été suivant, sa cause gagnera en audience. Les premiers envoyés de la presse rapportent des tueries commises par Leon Fiévez et décrivent le jardin de Léon Rom, commandant à Stanley Falls en 1895, qui a ceint un parterre de fleurs de vingt et un crânes d'Africains. Dans les jours suivant la révélation de ce fait macabre dans deux publications britanniques, Joseph Conrad entreprend la rédaction de Heart of Darkness.

Pourquoi ne l'a-t-il pas fait avant ? En décembre 1903, dans une lettre à un ami et militant de la "noble croisade" contre les exactions au Congo, Conrad invoque "des choses que j'ai essayé d'oublier ; des choses que je n'ai jamais vues". Il est vrai qu'il a fallu quatorze ans, de 1890 à 1904, pour que les gains du "caoutchouc rouge" – rouge du sang congolais – centuplent. Et c'est seulement au tournant du siècle que la possession de Léopold II est devenue la colonie la plus rentable d'Afrique.

Néanmoins, pendant ses six mois au Congo coïncidant avec le séjour de Conrad, Washington Williams, lui, a saisi la nature du régime prédateur. D'ailleurs, dès 1887, à l'Exposition universelle de Bruxelles, la mitrailleuse Maxim, ce grand outil de la civilisation magnifié par Stanley, ne figurait-elle pas aux côtés des naïves allégories célébrant le triomphe sur la "sauvagerie africaine" ? Conrad est à la fois plus indifférent et plus réaliste que l'Américain noir, en ce qui concerne le sort des indigènes. Entre 1880 et 1920, la moitié d'entre eux – quelque 10 millions de personnes – ont péri au Congo belge. Mais au Congo français, sur l'autre rive du fleuve, la proportion est sensiblement la même, alors que Pierre Savorgnan de Brazza voulut y reconnaître aux Africains "la même question d'humanité", tout en ajoutant : "La protection des indigènes me semble être, en ce cas, l'hygiène la plus sûre de la poule aux œufs d'or." Pour mieux mettre la main sur l'hévéa, le "bois qui pleure", ses épigones firent fi de l'immunité des autochtones.

Brazzaville, Kinshasa, Mbandaka, Kisangani... – les villes sur le grand fleuve d'Afrique centrale sont autant de stations d'un chemin de croix permanent. Le cœur des ténèbres est une réalité : combats de milices ethniques à Brazzaville ; à Kinshasa, répression sanglante de la marche des chrétiens, sous Mobutu, appel au meurtre des Tutsis, sous Laurent-Désiré Kabila ; quand celui-ci entre victorieux dans la capitale, le 16 mai 1997, 800 réfugiés sont mitraillés au grand jour dans le port de Mbandaka ; ils font partie des 200 000 Hutus tués par les troupes rwandaises, pendant la marche au pouvoir de Kabila-père ; la plupart des corps ont été enfouis, au bulldozer, dans la forêt de Kisangani ; dans cette ville, dont le Conseil de sécurité des Nations unies exige, à répétition, la démilitarisation, quelque 200 civils congolais viennent encore d'être massacrés, le 14 mai de cette année ; une dizaine des tués ont été décapités, d'autres coulés au fond de la rivière Tshopo, éviscérés et lestés de pierres ; l'ONU a diligenté une

enquête, mais le commandant en chef – sénégalais – des casques bleus au Congo s'est empressé de déclarer qu'il n'y avait "pas de soldats rwandais à Kisangani" ; ils étaient 191 avant le 14 mai, quelque 200 de plus, le temps d'y faire régner la terreur... Les Fantômes du roi Léopold, le titre du remarquable livre du journaliste américain Adam Hochschild (paru, en 1998, aux éditions Belfond), ne manquent pas de compagnie sur les berges ensanglantées du fleuve de la conscience tranquille.

Au cœur des ténèbres a été publié, en 1899, sous le titre *The Heart of Darkness*, comme un feuilleton en trois épisodes dans une revue britannique, *Blackwood's Magazine*. Quand, en 1902, Joseph Conrad fait paraître le roman, il retire de l'intitulé l'article défini. Il a pris le temps de la réflexion. Bien que la campagne contre les atrocités au Congo batte alors son plein, l'auteur renonce à désigner un lieu précis comme le trou noir du monde. *Heart of Darkness* explore la géographie intérieure de la nature humaine, sous toutes les latitudes, de tout temps. "Le civilisé est violé par la brousse, mais le viol est une révélation", y lit-on. Et de Kurtz, il est dit que "le milieu sauvage lui avait murmuré sur lui-même des choses qu'il ne savait pas", que ce murmure avait trouvé "en lui un bruyant écho parce qu'il était creux au centre". L'abomination tire sa force d'un effet de miroir : Marlow est ce que Kurtz a peut-être été, avant ; Kurtz ce que Marlow aurait pu devenir à sa place... Franchie la porte de l'ombre, chacun de nous entame son voyage en amont du fleuve qui est une descente en soi. Le cœur des ténèbres n'est pas une sauvagerie ambiante, mais le moi sauvage qui s'y installe. En portant à l'écran l'œuvre de Conrad, transposée au Vietnam en guerre, Francis Coppola, a renouvelé ce message universel, en 1979 dans *Apocalypse Now*.

A chacun son destin, retors. De plus en plus dépressif au soir de sa vie, Teodor Josef Konrad Nalecz Korzeniowski – son patronyme est dérivé du mot polonais "racine" – retombe, en délirant, dans sa langue maternelle, avant de s'éteindre, le 3 août 1924. Un jour que l'ex-marin suivait les cataractes du Congo en marchant sur Léopoldville, le 12 juillet 1890, le grand cynique de l'Afrique équinoxiale, Henry Morton Stanley, descendit, tenaillé d'une gastrite qu'il appelait "l'Afrique en moi", l'allée centrale de l'abbaye de Westminster, se mariant, lui le parvenu, avec une artiste excentrique de la haute société londonienne, ultime champ de ses explorations. De noblesse native, Pierre Savorgnan de Brazza consacra son dernier voyage à une commission d'enquête, genre promis à un bel avenir, deux administrateurs coloniaux ayant fêté le 14 juillet 1903 "en faisant sauter un nègre à la dynamite". Le 29 août 1905, tellement affaibli qu'il allait mourir sur le chemin de retour, il embarqua à Matadi sur le *Ville-de-Macéio*, le navire sur lequel était arrivé au Congo, quinze ans auparavant, Joseph Conrad. "Le démon flasque, faux, à l'œil faiblard, de la sottise rapace et sans pitié", que celui-ci a dénoncé, hante toujours les bords du grand fleuve. "On souffre trop", voilà la phrase la plus souvent entendue, pendant notre voyage sur le Congo, des riverains anonymes dont le désespoir rejoint celui, né à la courbe du fleuve, de V.S. Naipaul : "Dès qu'il s'agit de l'Afrique, les gens ou bien ne veulent pas savoir, ou bien jugent au nom de leurs principes. Tout le monde se moque éperdument de ceux qui sont sur place."

Stephen Smith, *Le Monde* du 17.08.2002